

mêmes, parce que si haut que nous élevions nos conceptions, jamais elles n'atteindront la frontière où s'arrêtent les bienfaits de Dieu pour Marie. Je le confesse, la divine bonté me paraîtrait trop avare dans ses dons, si je pouvais *en vérité* trouver plus convenable pour cette bienheureuse Mère une perfection qu'elle lui eût déniée.

Quand donc j'entendrai quelque auteur grave, le chancelier Gerson, par exemple, déclarer faux un raisonnement du genre de celui-ci : « Le Christ a pu et peut faire ceci ou cela, et il lui *convient* de le faire; donc il l'a fait ou le fera » (1); s'il est question des privilèges de Marie, je m'insurgerai contre la généralité d'une pareille sentence; et j'en appellerai de Gerson à Gerson lui-même, ou pour la casser, ou pour en atténuer la portée, conformément aux restrictions que nous avons dites. Ne nous a-t-il pas donné lui-même, aux applaudissements du concile de Constance, un admirable exemple de la manière d'attribuer tout ce que nous savons de plus excellent, c'est-à-dire de plus *convenable*, à la Mère de notre Dieu (2)? C'est ce qu'il a fait encore en établissant le privilège de sa Conception immaculée sur la suprême *convenance* de cette grâce avec la maternité divine (3).

D'ailleurs, il suffit de peser ses expressions pour se convaincre qu'il est moins contraire à notre doctrine qu'il ne paraîtrait l'être, quand il semble la rejeter. En effet, je lis au même endroit cette autre proposi-

(1) Gerson., Tract. de Suscept. human. Christi. Verit. 16. Opp. 1, pp. 452, 453.

(2) Cf. L. III, c. 1.

(3) « Maria lege privata et privilegiata sic praevenita est ut nequaquam illud generale (peccatum) contraheret, quoniam hoc potuit et de-cuit fieri. » Gerson., Sermon de Nativ. B. M. V., in Conc. Constant. Opp. III, 1349.

tion : « Ce qui ne s'appuie, ni sur l'autorité de l'Écriture; ajoutez, ni sur une *raison probable*, doit être écarté avec le même sans-gêne qu'on a mis à l'affirmer » (1). Que prétendons-nous autre chose, avec les théologiens et les savants auteurs dont nous avons invoqué le témoignage? A la base de tout, ne mettons-nous pas un double dogme, expressément contenu dans la Parole de Dieu : la maternité de la Vierge et la divinité de son Fils? N'y a-t-il pas des raisons très graves de penser que ce Dieu tout puissant et tout bon a su, dans les bienfaits dont il a comblé sa mère, égaler et dépasser même tout ce que notre faible intelligence nous fait concevoir de convenable à son infinie dignité? S'il en était autrement, pourquoi les Pères nous redisent-ils à l'envi qu'aucune louange humaine ne peut égaler ses prérogatives; et pourquoi la sainte Église elle-même nous défend-elle de mettre des bornes à sa gloire?

Ce que veut Gerson, c'est que, sous prétexte de *convenance*, nous ne forgions pas à la légère mille inventions vaines et futiles, où la dignité de Marie n'aurait rien à gagner; c'est que nous ne propositions pas comme des vérités absolument obligatoires ce sur quoi l'Église ne s'est pas prononcée; c'est que pour une convenance particulière on ne contredise pas d'autres convenances qui soient plus générales et supérieures; c'est enfin que nous n'allions pas, par de spécieuses raisons de convenance, jusqu'à prêter à Marie des prérogatives en désaccord avec la saine doctrine. C'était assez la licence que prenaient de son

(1) « Quod autem ex scripturis Sanctis auctoritatem non habet; jünge nec ex probabili ratione, eadem facilitate contemnitur qua probatur. » Id. Tract. de suscept. hum. Christi. Verit. 20. 1, p. 453.



temps certains prédicateurs et panégyristes plus pieux qu'éclairés (1). L'Orient sut encore moins que l'Occident respecter constamment en cela les justes bornes, et poussa plus d'une fois l'argument de convenance au delà de sa portée légitime (2). Mais les applications outrées d'un principe ne sont pas de nature à lui ôter sa valeur.

Puisque c'est Gerson surtout qui a posé des règles explicites pour l'usage de ce genre d'arguments, voici pour les éclairer un passage important de ses œuvres. Dans un des dialogues entre le *Maître* et le *Disciple*, si fréquents dans ses traités sur le *Magnificat*, le Disciple demande si la bienheureuse Vierge reçut le corps et le sang du Seigneur à la dernière Cène. « C'est chose probable, répond le Maître; car elle suivait alors son Fils pied à pied, comme nous disons. Il y a encore sur cette bienheureuse des bienheureuses une

(1) On trouve de très curieux spécimens de ces rêveries dans les *Diptycha Mariana* du P. Théophile Raynaud. Opp. VII.

(2) Une tradition, née des Évangiles apocryphes, porte que la bienheureuse Vierge, offerte au Temple dès l'âge de trois ans, y était nourrie d'un aliment céleste, servi chaque jour par les Anges, et pénétrait librement pour y prier jusque dans le Saint des saints. George de Nicomédie dans un discours sur la Présentation de Marie la suppose, et voici comment il la justifie par des raisons de *convenance*: « Pour vous qui entendez une si admirable et si nouvelle manière de vivre de la Vierge, au Temple, n'en doutez pas: n'examinez pas au point de vue de la raison ce qui surpasse la raison; ne comparez à rien autre ce qui est incomparable. Vous voyez un renouvellement inoui de la nature, et vous mettriez en doute ce que j'ai rapporté? Vous voyez le Verbe de Dieu habiter dans le sein de la Vierge, et vous disputeriez sur cette nourriture insolite et immatérielle? Le Saint-Esprit, par la volonté du Père, la couvre de son ombre, et vous trouveriez étrange que les Anges lui servent de ministres? Rien de ce qui touche cette très innocente Vierge, si incroyable et si grand qu'il paraisse, ne lui messied. Il fallait que le tabernacle de Dieu eût cette croissance; il fallait que l'agnelle immaculée fût nourrie et engraisée de cet aliment divin; il fallait que, non seulement le Saint des saints, mais le ciel des cieux fût la demeure où serait élevé le premier âge de celle qui les surpassait par sa grandeur et par sa pureté: il fallait enfin que non pas un ange, mais des millions d'anges fussent attachés à son service ». Georg. Nicomed.; in *SS. Deip. ingressum*. P. G., c. 1436.

multitude d'autres choses probables, qu'on peut recevoir avec une dévotion pieuse, mais sans se faire une obligation de les croire, ni les affirmer témérairement; aussi longtemps du moins qu'il n'y a pour les appuyer ni l'autorité de l'Écriture, ni aucune raison convaincante ». Sur quoi le Disciple reprend avec l'approbation tacite du Maître: « C'est avec cette réserve que j'ai résolu d'accepter vos dires et ceux des autres docteurs en cette matière: autrement, il serait trop aisé de glisser dans l'erreur. Je ne saurais agréer la façon sommaire de raisonner, employée par quelques-uns: Dieu a pu conférer telle ou telle faveur à sa Mère; donc il la lui a conférée. Ne pouvait-il pas lui donner la jouissance de la Patrie dès l'instant de sa Conception, et beaucoup d'autres grâces semblables qui certainement ne lui furent pas accordées » (1)? Donc Gerson, ici comme ailleurs, n'exclut pas l'argument de sérieuse convenance, mais uniquement ceux qu'on tirerait d'une convenance incertaine ou d'une pure possibilité. Du reste, c'est pour lui une maxime indubitable que, là où il s'agit de la Mère de Dieu, notre crainte ne doit pas être d'excéder dans l'éloge, mais de rester au-dessous de ses justes louanges (2). Et c'est sur cette pensée du docte chancelier que nous fermerons ce chapitre.

Après ces considérations plus générales sur la maternité divine de Marie, le temps est venu d'aborder les privilèges particuliers qui s'y rapportent. Mais, comme nous l'avons dit aux premières pages de l'Introduction, nous les considérerons surtout dans leur enchaînement avec la maternité, leur centre et leur

(1) Gerson., Tract. 9, *super Magnificat*. Opp., III, 394.

(2) *Id.*, Sermon. 1, *de Concept.* 2<sup>a</sup> consid. Opp., III, 330.



principe. C'est à mettre en lumière cette dépendance étroite, et cette relation très intime, que tendra l'étude à laquelle nous allons soumettre chacune des prérogatives si libéralement octroyées par le fils à sa mère. Ainsi, la seconde moitié de la première Partie du présent ouvrage continuera naturellement la première. Elle n'en sera que l'épanouissement nécessaire, parce que la connaissance de la maternité divine de Marie, pour être complète, appelle la connaissance des grâces singulières dont cette incomparable prérogative est la source.

## LIVRE IV